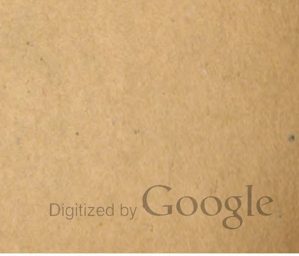



4 107 243 099


MH
213
B15
213
HARVARD
UNIVERSITY
ARNOLD
ARBORETUM
PRESENTED ~ BY ~
CHARLES ~ SPRAGUE ~ SARGENT
1892





NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR

LES OLINIA

PAR

M. H. BAILLON

PARIS

IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET

2, RUE MIGNON, 2

1878

#

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR

LES OLINIA

PAR

Henri Ernest

M. H. BAILLON

PARIS
IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET
2, RUE MIGNON, 2
1878

Nov. 1915
30527

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR

LES OLINIA

En 1867, MM. Bentham et Hooker, décrivant (*Gen.*, I, 785) l'*Olinia* de Thunberg comme un genre anormal de Lythariées, se demandèrent si les organes regardés dans ce genre comme des pétales n'étaient pas plutôt des divisions du calice : « *An petala pro calycis lobis habenda ?* »

Cette heureuse réflexion m'inspira l'idée de chercher à la question une réponse dans l'étude organogénique, et j'arrivai ainsi à cette conclusion que le petit bourrelet sinueux décrit ordinairement comme le calice des *Olinia* n'était qu'une saillie tardivement produite du bord du réceptacle floral, que les sépales des auteurs étaient réellement les folioles d'un calice, et que les « écailles incurvées » auxquelles les étamines sont superposées se développaient simultanément après le calice, à la façon des pièces d'une corolle.

En même temps, l'étude des développements et de la symétrie florale des *Olinia* confirma pour moi cette opinion de A.-P. de Candolle (1), très-ancienne et très-connue de tous les

(1) M. Decaisne m'a reproché de n'avoir pas cité De Candolle, feignant d'ignorer que le *Bulletin de la Société Linnéenne*, où j'ai publié ma note, ne pouvait donner qu'un résumé de la question et que plus tard, en général, quand le sujet présente assez d'importance, j'ai l'habitude de le traiter plus en détail, comme je pourrai le faire aujourd'hui pour celui-ci. Il sait cependant que, dans mes livres, j'ai l'habitude de donner toutes les indications bibliographiques possibles, et l'on ne peut en dire autant de lui qui, dans son *Traité* de 722 pages in-4°, ne cite presque jamais personne, et rarement surtout De Candolle auquel il a fait tant d'emprunts sans le nommer. Il ne m'est jamais arrivé, comme à lui, de donner pour miennes les espèces du *Prodromus*, sans citer cet ouvrage, en modifiant légèrement leur nom, comme j'ai montré qu'il avait fait

botanistes qui sont au courant de la science, que les *Olinia* pourraient bien être des Rhamnées. Heureux d'avoir pu constater une fois de plus que l'auteur du *Prodromus* avait été bien inspiré, je crus pouvoir dire (*Bull. Soc. Linn. Par.*, 92) que mes observations me portaient à rapprocher les *Olinia*, non des Lythrariées ou des Mélastomacées, mais bien des Rhamnacées, dont je croyais qu'elles pourraient bien constituer une tribu. Je me vis naturellement amené à repousser cette manière de voir, dont M. Decaisne est un des derniers représentants en Europe et qui consiste à conserver une famille des Oliniées comme « intermédiaire aux Myrtacées et aux Mélastomacées, » formée des genres *Olinia*, *Myrrhinium* et *Fenzlia*. Je concluais par ce passage, que l'on me permettra de reproduire textuellement et sans le tronquer :

« Le dernier qui se soit occupé de ces plantes est M. Decaisne (*Tr. gén. bot.*, 292). En insistant sur les opinions qu'il exprime, j'aurais l'air d'user de représailles contre ses procédés bien connus et ses attaques constantes, ce que je désire éviter. Mais je ne puis négliger, pour la question des affinités qui m'occupe ici, de faire remarquer que, d'une part, il a simplement copié Arnott et Endlicher, en réunissant dans une même famille les *Myrrhinium*, *Fenzlia* et *Olinia*, et que, d'autre part,

en 1864, par exemple, pour le *Drymispermum Cumingianum*, que Meissner avait décrit en 1857 sous le nom de *D. Cumingii*, avec le numéro de la collection. Ce n'est pas dans une note résumée, de 80 lignes environ, que l'on peut copier des pages de Thunberg ou d'autres anciens auteurs ; et même pour avoir recours à ces reproductions de vieux ouvrages classiques, il faut n'avoir pas grand'chose de nouveau ou d'important à dire. Il n'était donc pas indispensable, dans les conditions où je me trouvais placé, de reproduire une opinion de De Candolle qui date de 1825 et que tout botaniste de profession est censé connaître ; et je ne crois pas qu'on me considère, pour ne l'avoir pas fait, comme voulant m'attribuer les découvertes de De Candolle publiées depuis plus d'un demi-siècle. Il en est de même des erreurs de M. Decaisne, dont j'ai seulement signalé à la hâte les deux plus graves, afin que les botanistes puissent se mettre en garde contre elles. J'ai laissé de côté pour le moment les inexactitudes de moindre importance qu'aujourd'hui j'aurai le loisir de faire connaître plus au long et avec toutes les indications bibliographiques désirables. Je peux dire que, dans le *Bulletin*, je me bornais à aller au plus pressé. Ne disposant, comme je l'ai dit, que de peu d'espace, je ne pouvais insister ni sur les choses très-anciennes, supposées parfaitement établies, ni sur tous les faits erronés avancés, là et ailleurs, par M. Decaisne et dont le simple exposé nécessiterait ertainement un gros volume.

il a dit l'inverse de ce qui existe dans la nature, en donnant les ovules comme suspendus et en les figurant comme tels, tandis qu'ils sont, au contraire, ascendants, avec le micropyle en dehors et en bas. Avec de semblables inexactitudes dans l'observation des faits, on ne pouvait, bien entendu, arriver à la connaissance des affinités réelles des *Olinia.* »

M. Decaisne ne fut pas satisfait. Changer la place d'un genre sans son assentiment, avoir une opinion différente de la sienne et surtout prétendre qu'il n'avait pas exactement observé, ce sont là des audaces auxquelles il n'est pas habitué, surtout de la part d'un homme qui, depuis plus de quinze ans, a eu la faiblesse de le laisser dire et faire, au lieu de repousser vertement ses attaques directes ou indirectes. Son mécontentement s'exhala en ces termes :

« M. Baillon ne donnera le change à personne. Qui me connaît sait que je n'ai jamais fait de polémique. Le nom de M. Baillon n'est sorti de ma plume qu'en traitant des Pomacées, dont il s'est occupé lui-même dans son *Histoire des plantes.* Si j'ai relevé quelques-unes de ses erreurs, je l'ai fait sans sortir du ton qui convient à une discussion sérieuse et calme. »

A cela je réponds : M. Decaisne ne donnera le change à personne (1). Les prétendues erreurs qu'il a relevées dans mon travail n'existent que dans son imagination; je le prouverai. En tous cas, s'il a le droit de relever ce qu'il appelle mes erreurs, j'ai, ce me semble, le droit de rétorquer les siennes et j'userai pleinement de ce droit. J'ai parlé « de ses procédés bien connus et de ses attaques constantes, » comme ailleurs j'ai dit qu'il n'avait « cessé de m'attaquer et de me nuire depuis le jour de mon entrée dans la science. » Mais je n'ai jamais dit qu'il fît de la polémique. L'attaque franche, directe, loyale, inspirée par le désir d'établir et de soutenir la vérité scientifique, n'a rien de déshonorant pour personne. Chacun accorde qu'elle est plus noble que les insinuations perfides, les sugestions calomnieuses et clandestines. Aujourd'hui, M. Decaisne reconnaîtra sans doute qu'il fait de la polémique ouverte. Comme il me convient

(1) Comme toujours, j'emploie autant que possible, en répondant à M. Decaisne, les expressions dont il s'est servi à mon égard.



d'être juste, même envers un adversaire, au lieu de l'en blâmer, je le félicite d'entrer, à la façon des grands artistes, dans une nouvelle manière. Je le suivrai dans cette voie. Si cette discussion sera calme, comme il le désire, qu'il n'en doute pas. Il y a quinze ou vingt ans que j'observe son évolution sans trouble comme sans émotion. Je serai aussi calme en lui répondant qu'il l'ait jamais été dans une argumentation scientifique. Il demande aussi que la discussion soit sérieuse (1). Elle le sera, je le crois bien (2). Ne sagit-il pas, au fond, d'une question de vie ou de mort pour une science que j'ai choisie par goût, à laquelle j'ai tout sacrifié et qui, si l'on n'y prend garde, va périr en France? Je le disais déjà à M. Decaisne, il y a deux ans: « Pour que la science se relève dans notre malheureux pays, l'erreur doit être énergiquement repoussée, si autoritaire que soient ses allures et quelque dommage personnel qu'il en puisse résulter pour chacun de nous. »

On sait que certains bourreaux trouvent malséants les cris de leurs victimes. D'autres plus avisés voudraient se faire passer pour les victimes — de leurs victimes. Est-ce pour cela que M. Decaisne a fait au public, qui n'en a cure, le récit de nos relations scientifiques? Je ne sais. Mais s'il l'a fait court, il l'a fait inexact et me met dans la nécessité de le rectifier. Il dit que mon nom « n'est sorti de sa plume qu'en traitant des Pomacées, » ce qui n'est pas tout à fait vrai. Il en était sorti, il y a déjà vingt ans (3), à propos de l'obturateur des *Aextoxicon* que M. Decaisne niait et niera encore, n'ayant pas réussi à le voir. Je lui répondis en le montrant à tout venant. M. Decaisne m'attaquait alors aussi au sujet des *Bursinopetalum*, dont,

(1) J'ajoute qu'elle devrait être loyale.

(2) Mais le sérieux du fond n'exclut pas forcément une certaine légèreté dans la forme, « tous les genres étant bons, hors le genre ennuyeux ». Je trouverais souverainement injuste qu'on s'attaquât au style de M. Decaisne, vu son origine étrangère, et nous serions tous heureux d'écrire le flamand comme il écrit le français; mais il est permis de dire, en se plaçant uniquement au point de vue scientifique, que si la forme est lourde dans ses écrits, le fond est extrêmement léger.

(3) *Ann. sc. nat.*, sér. 4, IX, 279. M. Decaisne m'attribuait dans cet article une opinion qui est de M. Miers, sans le citer, bien entendu.

disait-il, « personne (1) ne conteste aujourd'hui les analogies avec les Opiliées du groupe des Olacinées. » Je lui fis voir (2) que tout le monde, excepté lui, contestait ces analogies, et que c'était un type aussi voisin que possible d'une Araliacée, l'*Arthrophyllum*, et la même chose que le *Mastixia*, placé par Blume et Endlicher dans la famille des Cornées. M. Decaisne m'accusa encore (3) d'avoir dit sur les graines bulbiformes (4) des choses que R. Brown savait en 1810. Je dus lui montrer (5) comment c'était lui qui avait découvert en 1838 des faits établis par R. Brown avant 1810. Rien n'est gênant comme un homme qu'on voudrait « couler, » pour me servir d'une expression bien connue au Muséum, mais qui a réponse à tout et qui surnage, pour poursuivre le langage imagé auquel je viens de faire allusion. M. Decaisne reconnut que j'avais « un mauvais caractère » et ne m'attaqua presque plus ouvertement (6).

On peut d'ailleurs nuire autrement qu'avec la plume à un commençant qui déplaît. Je ne citerai à ce propos qu'un très-petit fait, fort ancien déjà et duquel date le véritable début de mes relations scientifiques avec M. Decaisne. Je le choisis parmi tant d'autres parce qu'il intéresse jusqu'à un certain point la science, parce qu'il est très-caractéristique et parce qu'il a eu pour témoin toute la *Société botanique de France* (7), de sorte que M. Decaisne pourra difficilement en contester l'authenticité. Dans cette *Société*, qui venait de se fonder, on disait que la bota-

(1) C'est toujours là un des arguments, et des plus médiocres, de M. Decaisne, et il le reproduit aujourd'hui à propos des *Olinia*, en disant que ses opinions sur l'ovule de ces plantes « sont conformes au caractère donné par nos plus éminents botanistes. » Tout le monde peut se tromper à la fois, et pendant des siècles, sur une même question. Il peut arriver qu'un homme qui n'est pas éminent redresse un jour cette erreur commune. Mais la conserver parce qu'elle est admise par des gens éminents, c'est la négation du progrès scientifique.

(2) *Adansonia*, III, 80.

(3) *Bull. Soc. bot. de Fr.*, V, 18.

(4) *Bull. Soc. bot. de Fr.*, IV, 1020.

(5) *Compt. rend. de l'Assoc. franç.*, II, 447 (1873).

(6) Son entourage n'a cependant jamais négligé de faire scrupuleusement les commissions dont il avait été chargé.

(7) Voir le *Bulletin* de cette Société, II, 373 (1855).

nique courait en France de grands dangers et qu'il fallait s'appliquer de toutes ses forces à la sauver en produisant des travaux. J'avais été enrôlé, plein d'enthousiasme et de bonne volonté, ne pouvant guère alors offrir autre chose à la science. Je conçus péniblement et lus timidement un chétif essai *sur la préfloraison des étamines*. Je ne pouvais être accusé d'avoir *personnellement* mérité le mauvais vouloir de M. Decaisne qui présidait, n'ayant jamais rien produit, ne lui ayant jamais parlé et ne le connaissant que de nom. Après ma lecture cependant, M. Decaisne prit la parole et déclara «d'un ton sérieux et calme,» que ces faits n'étaient pas neufs et se trouvaient tout au long dans le mémoire d'Adrien de Jussieu sur les Malpighiacées (1). Je revins penaud à mon banc, accusé de plagiat par mes voisins qui ne connaissaient pas plus que moi, c'est-à-dire de nom seulement, la Monographie des Malpighiacées. Pas plus qu'eux je n'eusse osé mettre en doute la parole « calme et sérieuse » d'un « prince de la science ». Qu'on ne demande pas si je courus le lendemain consulter le livre d'Adrien de Jussieu pour constater l'immensité de mon plagiat scientifique. Je le parcourus avec angoisse, ne sachant à quel degré j'allais me trouver coupable, et.... je n'y trouvai pas un traître mot des faits dont j'avais parlé la veille. Personne n'a depuis lors été plus heureux que moi dans cette recherche.

Cette historiette semblera puérile à bien des gens; elle donnera à réfléchir à ceux qui destinent peut-être leurs enfants à la carrière des sciences naturelles. Pour moi, je me demande simplement ce qu'en eussent pensé les Mirbel, les Saint-Hilaire, les A. de Jussieu et tant d'autres hommes supérieurs, savants de talent et de cœur, qui ont aidé, soutenu, encouragé, exalté M. Decaisne, lui ont fait une carrière si facile, si heureuse, si

(1) On a mis dans le *Bulletin* (377) : « que M. Adr. de Jussieu, dans son remarquable mémoire sur les Malpighiacées, a déjà signalé, avec moins de détails, il est vrai, les faits que vient d'exposer M. Baillon. » Cette atténuation dans la forme est due à M. de Schœnefeld, qui était un homme bienveillant, et ne change malheureusement rien au fond de la question, en laissant planer sur l'auteur de la communication un indigne soupçon de plagiat.

privilégiée, et qui pour tant de bienfaits n'ont même pas compté sur sa reconnaissance (1).

M. Decaisne profite des *Olinia* pour faire un peu de publicité à ses Pomacées; de façon que me voici forcé aussi de parler de Pomacées pour lui répondre. Cette confusion des sujets les plus divers, dont nous montrerons plus loin le but, n'est pas des plus méthodiques; mais on sait que ce n'est pas précisément par la méthode que brille l'auteur des Pomacées.

Ces Pomacées ont une histoire. Pendant de longues années l'entourage de M. Decaisne annonça la préparation de recherches sur les Rosacées qui devaient trancher toutes les questions relatives à ce groupe et « couler » tous les autres travaux publiés sur ces plantes jusqu'à ce jour, notamment la monographie parue dans l'*Histoire des plantes*. On s'attendait à de grandes choses :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Quant à l'indigne *Histoire des plantes*, M. Decaisne opérait sur elle suivant sa méthode. Un livre lui étant donné, s'il s'agit surtout du livre d'un auteur suspect, il le tourne, retourne dans tous les sens, épluche, annote, relève les erreurs ou ce qui lui paraît tel, les répétitions, les omissions et jusqu'aux fautes d'impression. Quand il a bien cherché, comme dit le vulgaire, la petite bête, ses armes sont prêtes, et le fidèle entourage va répandant partout la bonne nouvelle : que les méchants tremblent; ils vont être foudroyés.

Les Pomacées parurent dans un magnifique recueil intitulé *Archives du Muséum* (2), qui coûte cher à l'État. M. Decaisne le dirige depuis l'année 1865. Il ne renferme depuis lors que fort peu de botanique. En dix ans et dans dix gros volumes on n'en rencontre, outre les Pomacées, que trois ou quatre mémoires. L'éditeur se plaignait beaucoup de cette pénurie qui

(1) Je réserve pour une autre publication un certain nombre de faits analogues dont la gravité n'échappera à personne, mais dont le caractère est trop peu scientifique pour qu'ils puissent ici trouver place.

(2) *Mémoire sur les Pomacées*, in *Nouv. Arch. Mus.*, X, 113.

empêchait les botanistes de s'abonner. Le marché a été résilié et une nouvelle série va commencer avec un nouvel éditeur, encore sous la direction de M. Decaisne. Il dirige aussi, pour la partie botanique, les *Annales des sciences naturelles*. Tout le monde remarque que ces pauvres *Annales* vont de mal en pis. La plupart des botanistes français n'y publient rien; les uns parce qu'ils ne le veulent pas faire, les autres parce qu'on n'y accepterait pas leurs travaux.

Quand les Pomacées parurent dans les *Archives*, ce fut un grand désenchantement :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

Ce travail est trop peu connu. On n'en fait plus nulle part de pareil. C'est la botanique de l'infinie division. Tout y est morcelé et pulvérisé. L'espèce, cela va de soi. Mais pour les genres, comme on n'en comptait pas encore assez parmi les Pomacées, l'auteur les multiplie à foison. On y voit des genres fondés sur le nombre des ovules, trois au lieu de deux, par exemple (*Docynia*); d'autres sur l'apparence du testa, dont la surface est réticulée (*Pourthiea*) au lieu d'être lisse; d'autres sur la présence dans la chair du fruit de grains durs clair-semés (*Aronia*); d'autres sur la forme en cupule du disque épigyne (*Torminaria*), d'autres sur la couleur rouge des anthères, la forme et la villosité des pétales, les cotylédons incombants et non accombants, la direction horizontale et non oblique des ovules, etc., etc. J'en passe et des meilleurs. M. Decaisne a manifesté entre temps une grande horreur du Jordanisme. Eh bien ! son travail est, suivant l'expression très-juste d'un auteur français fort compétent, du Jordanisme moins les expériences. On dit cependant que M. Decaisne et son entourage trouvent les Pomacées parfaites. C'est bien heureux, car s'il s'avisait de les retoucher pour les améliorer, il est vraisemblable qu'il arriverait peu à peu à faire autant de genres que le groupe renferme d'espèces et autant d'espèces qu'il y a d'échantillons dans les herbiers, comme cela lui est arrivé pour certains genres dont je m'occuperai une autre fois. Et puis,

quel défaut d'éducation philosophique que de revenir toujours pour justifier des morcellements indéfinis, sur cette idée que le vulgaire sait bien distinguer une poire d'une pomme, une cerise d'une prune ou d'un abricot, et autres arguments analogues et que, par conséquent, la science doit se soumettre à ces jugements irrévocables du sens commun. Comme si la science pouvait consulter celui-ci sur d'autres questions que celles qui sont à sa portée ! Pourquoi donc M. Decaisne n'a-t-il pas morcelé les genres *Viola*, *Primula*, *Narcissus*, *Brassica*, etc., puisque le vulgaire sait toujours distinguer une Pensée d'une Violette, une Auricule d'une Primevère, une Jonquille d'un Narcisse, une Moutarde noire d'un Chou, etc. ? Que ne lui a-t-il pas été donné de voir l'indicible sourire d'un des excellents botanistes de Kew, un jour que je lui demandais son opinion sur les genres sans raison et sans nombre que renferme le livre des Pomacées. On peut bien dire qu'il est le digne pendant du *Jardin fruitier du Muséum*, cet autre avortement solennel, qui a coûté aussi de fortes sommes au budget et dont le moindre inconvénient est de ne pouvoir être utile (1).

C'est dans le Mémoire sur les Pomacées que j'ai eu l'honneur d'être assez souvent et à peu près seul attaqué. Une première chose que M. Decaisne semble ne pouvoir avaler, c'est le fruit drupacé des Pommiers, qu'il appelle un *Piridion*, croyant peut-être que c'est là une expression bien plus savante. Il ne s'est pas aperçu, je pense, que ses traits quelque peu émoussés allaient, au-dessus de ma tête, tomber sur les botanistes de

(1) Il faut en excepter certaines parties qui, ayant été traitées par des praticiens de grande capacité, ne peuvent que difficilement être mises à l'actif du signataire de l'ouvrage. Un homme dont M. Decaisne ne récusera certes pas la compétence, M. Carrière, vient de dire à ce sujet : « Le *Jardin fruitier du Muséum* va cesser de paraître... » Cette publication a-t-elle eu sa raison d'être? A-t-elle comblé une lacune dans la pomologie? Les résultats obtenus sont-ils en rapport avec les dépenses considérables qu'elle a occasionnées? Ce sont là des questions qui ne manquent pas d'intérêt... En attendant, nous pouvons dire que l'auteur a eu pour raison de prendre pour épigraphe : « *Materiæ tanta abundat copia, labori faber ut desit, non fabro labor...* » En effet, la publication est terminée, et la question, loin d'être épuisée, ne nous semble pas avoir fait un grand pas. » On sait que M. Carrière ne pouvait dire toute sa pensée.

Kew qui, jusqu'ici, les ont d'ailleurs dédaignés, et visaient assez présomptueusement les opinions de M. J. Hooker, sur lesquelles les miennes sont généralement calquées. M. Hooker est connu pour un savant de premier ordre. Ses travaux sont marqués au coin de l'exactitude, de la précision et de la recherche assidue du vrai. Comme botaniste, il est au-dessus de tout éloge. Comme chef d'un grand établissement horticole, il a fait preuve de capacités supérieures et il suffit de jeter un coup d'œil sur les splendides cultures de Kew, l'analogue, hélas! de notre Jardin des plantes, pour être convaincu de ce que j'avance. M. Hooker a su s'adjoindre comme jardinier en chef un homme de grand mérite et de grande distinction. On ne l'a jamais vu jalouser un débutant ou un savant d'avenir et de bonne volonté. S'il s'agit d'une place à donner dans l'établissement qu'il dirige avec tant d'éclat, il choisit toujours parmi ses compatriotes le plus savant et le plus compétent. La conséquence de sa façon de procéder est un progrès constant dans toutes les parties du service. Voilà pourquoi je place M. Hooker à une distance incalculable au-dessus de M. Decaisne, pourquoi j'adopte ses doctrines avec confiance et pourquoi, chacun le sait et je ne m'en cache pas, j'ai profité avec empressement de ses travaux, notamment quand il s'est agi des Rosacées.

Or, M. Hooker est un de ceux qui, suivant l'opinion de M. Decaisne, pour ne s'être pas suffisamment affranchis des idées erronées professées par Linné sur les limites du genre *Pyrus*, se refusent à le morceler en petits groupes génériques. Guidé par la logique la plus stricte, il a même réuni aux *Pyrus* les *Sorbus*, *Mespilus*, *Cydonia* et *Chænomeles* (1). Si bien que

(1) C'est donc aussi à M. Hooker que s'adresse cette phrase : « Réunir aujourd'hui en un seul type générique le Pommier, le Poirier, le Cognassier, le Sorbier, le Cormier, etc., ainsi que le faisait Linné, c'est, à mon sens, complétement méconnaître les lois sur lesquelles s'appuie la méthode naturelle. » M. Decaisne méconnaissait donc ces lois en 1855, dans sa *Flore* où il décrit (p. 427) les Pommiers comme congénères des Poiriers. Les botanistes anglais pourront renvoyer à M. Decaisne la réponse que fit aux découpeurs de genres (*Bot. Reg.*, 1836) Lindley, qui était certes très-supérieur à M. Decaisne.

j'ai été moins loin que lui, puisque j'ai laissé à part les *Chænomeles* et les *Cydonia* (1). M. Decaisne n'ose pas cependant s'attaquer à M. Hooker, qui me donne parfaitement raison en considérant les fruits des *Pyrus* comme drupacés, car il dit (2) de ce genre : « Fructus carnosus... loculorum endocarpio » cartilagineo rarissime crustaceo v. osseo sæpe 2-valvi » sarcocarpio adhærente. » M. Decaisne ignore-t-il donc qu'un fruit pourvu d'un endocarpe plus résistant qu'un sarcocarpe plus extérieur est ce qu'on appelle une drupe? Que veut-il donc dire avec ses *Piridion?* Me suis-je jamais servi de pareil terme? J'ai seulement pris soin de noter que dans ces fruits drupacés, l'endocarpe, dont la consistance diffère de celle du mésocarpe, est plus ou moins dur, plus ou moins épais, etc. Il n'est pas besoin d'être professeur au Muséum, ni observateur profond, pour remarquer que les loges d'une pomme sont intérieurement tapissées d'une couche parcheminée ou scarieuse qui s'insinue quelquefois désagréablement entre les dents. C'est là un endocarpe qui ne se retrouve pas avec ces caractères, dans les baies. Peu importe, d'ailleurs, que sa dureté et son épaisseur soient variables. Il en est de cette couche comme des erreurs de M. Decaisne : les unes sont minces et les autres épaisses, mais ce sont toujours des erreurs.

C'est aussi M. Hooker qui a placé les *Eriobothrya* et les *Photinia* dans un même genre, et si je l'ai imité, c'est, je le répète, qu'en tout son opinion me paraît infiniment préférable à celles de M. Decaisne. C'est encore à M. Hooker que M. Decaisne reproche indirectement ce « défaut d'attention » qui consiste à avoir placé un *Raphiolepis* aux îles Sandwich. M. Hooker n'a pas mentionné le fait avec une entière certitude, mais je devais le rappeler, et M. Decaisne ne nous a pas encore prouvé qu'il ne peut y avoir de *Raphiolepis* aux Sandwich. Il annonce gravement que le fait « a de l'importance au point de vue de la géographie botanique. » Je ne lui en vois aucune, les Sandwich étant dans le même hémisphère et à

(1) *Histoire des plantes*, I, 403, 406, 475.
(2) *Gen. plant.*, I, 626, n. 63.

la même latitude que les régions chinoise et japonaise où croissent les *Raphiolepis*. Ce qui serait plus grave, si l'on veut tenir compte des notions géographiques, c'est de faire manger aux Malgaches les baies du *Myrrhinium atropurpureum* (1) qui croît dans l'Amérique du Sud. Comme ce fruit est médiocre, il faudrait supposer que les habitants de Montevideo l'expédient à Madagascar, à peu près comme M. Decaisne expédie aux recueils étrangers ses attaques contre les savants de notre pays.

M. Decaisne m'accuse encore d'avoir confondu les *Eriobothrya* avec les *Heteromeles* qui sont californiens. Cette invention lui fera le plus grand honneur ; je n'ai jamais parlé des *Heteromeles* en quelque endroit que ce soit. S'il veut dire par là que l'on a tort de mettre dans un même genre des *Photinia* chinois et californiens, c'est encore M. Hooker qu'il attaque, et c'est vraiment là de l'ingratitude, car enfin c'est M. Hooker, après tout, qui a rectifié les plus monstrueuses erreurs que contenait le livre de M. Decaisne, dans l'édition anglaise qu'avait préparée avec tant de soin M[me] Hooker.

M. Hooker a réuni les *Photinia* aux *Eriobothrya* sans se laisser arrêter par cette considération que ceux-ci ont le fruit plus gros. M. Decaisne, au contraire, toujours préoccupé de l'importance des dimensions et des formes pour distinguer les genres nouveaux, me reproche d'avoir assimilé les graines des Bibassiers à celles des *Cratægus* (2), parce que, dit-il, « les gros embryons charnus et globuleux du Bibassier ressemblent à des pois et non à de petits pepins. » Ceci prouve que M. Decaisne n'a pas plus mangé attentivement de bibasses que de pommes. L'embryon de l'*Eriobothrya* varie de forme comme la graine qui le renferme et dont il constitue la majeure partie, par suite de compressions, d'accroissements inégaux. En cela,

(1) *Traité général de botanique*, 292.

(2) J'ai dit des *Cratægus* en général : « *Semina* Cratægi, » et non pas spécialement « de l'Aubépine, » comme l'écrit M. Decaisne, probablement parce que celle-ci a les graines petites et que pour lui la taille est, paraît-il, un caractère de valeur générique.

les petits décrotteurs italiens sont meilleurs observateurs que M. Decaisne; car, tout en mangeant les bibasses, au mois de mai, ils s'amusent à ranger sur la dalle les graines par ordre de formes successives. Les unes sont presque sphériques, d'autres ovoïdes ou oblongues, d'autres encore en forme de quartiers prismatiques. Certaines d'entre elles sont donc strictement semblables à celles de plusieurs *Cratægus*, avec la même organisation, les mêmes rapports des parties, etc. C'est pour cela que j'ai dit pour abréger, à propos des graines des *Eriobothrya :* « *semina Cratægi.* » Les unes donnent une idée parfaitement exacte de la structure des autres. Sans doute, celles des *Cratægus* sont plus ou moins petites; mais il n'y a plus que M. Decaisne pour accorder, dans un genre, quelque valeur à la taille des semences. Il en est de cela comme des hommes, des intelligences, des esprits; il y en a de grands et de petits, mais il s'agit toujours de l'humanité.

Je pourrais multiplier ces observations critiques et les étendre aux autres genres de Pomacées publiés dans les *Archives du Muséum;* mais je les conserve pour le travail spécial que je me proposais depuis longtemps de faire sur les Pomacées de M. Decaisne. J'insisterai alors sur des points bien autrement graves; mais je m'en abstiens actuellement pour revenir aux Oliniées.

M. Decaisne, qui tout à l'heure nourrissait les Malgaches des fruits du *Myrrhinium*, range l'arbre qui les produit parmi les Oliniées. Comme je fais remarquer qu'il a à cet égard simplement copié, sans les citer, Arnott et Endlicher, au lieu de répondre à la question qui le gêne visiblement, il se dérobe et fait observer que la découverte des affinités des *Myrrhinium* et des *Fenzlia* ne m'appartient pas, mais bien à M. Naudin, et il essaie même d'insinuer que je voudrais m'en approprier la propriété en tronquant une citation. Il sait bien cependant que ne parlant que des *Olinia* dans le passage auquel il fait allusion, j'arrête la citation là où elle cesse de s'appliquer à ces plantes et que je me garde bien de pousser jusqu'aux *Fenzlia* et *Myrrhinium*, parce que ces deux genres sont tout à

fait étrangers pour moi au groupe qui renferme les *Olinia*. Quand un fait est acquis à la science depuis près de trente ans, il faudrait être bien simple pour essayer de se l'attribuer. J'ai eu tort cependant de croire que tous les botanistes devaient être au courant de l'opinion de M. Naudin, et j'avoue que j'aurais bien fait de la reproduire pour M. Decaisne qui, écrivant vingt ans plus tard son *Traité général*, n'en souffle mot et « maintient énergiquement » une erreur qu'il savait avoir été détruite en 1849. En somme, M. Decaisne me reproche de n'avoir pas complétement cité M. Naudin, et lui ne l'a pas cité du tout, comme c'est du reste son habitude, dans son *Traité général*.

Les caractères de la préfloraison n'ont pas, dans les *Olinia* plus qu'ailleurs, l'importance absolue que leur attribue M. Decaisne ; car, dans les familles dont il rapproche les Oliniées, la préfloraison est fort variable, ce qu'il semble ignorer complétement (1). Ces caractères ne sont pas, toutefois, à négliger entièrement, et nous avons à les examiner dans les appendices floraux que nous appelons les sépales et dans ceux que nous considérons comme des pétales.

Je ne puis, sans rougir pour la science française, m'arrêter à ce qui concerne l'estivation des sépales. Je les crois fortement imbriqués et le plus ordinairement en quinconce. M. Decaisne, éprouvant le besoin de faire croire que je les considère comme valvaires (2), commence par falsifier à cet égard la citation qu'il

(1) Ainsi, pour les Myrtacées, il commence la caractéristique de la famille (*Traité*, p. 292) par ces mots : « Calyce à préfloraison *valvaire*, » puis il répète (p. 294) : « Calyce supère ou demi-supère ; *limbe* 4-5-multi-fide, ou 4-5-multipartit, persistant ou tombant, à préfloraison *valvaire*. » Puis, il redit que la famille « tient aux Granatées par la préfloraison *valvaire* du calyce, etc., » et le seul diagramme qu'il figure (p. 293) est celui du Myrte, dont la préfloraison est aussi imbriquée que possible. La persistance avec laquelle M. Decaisne revient sur le mot *valvaire*, prouve cependant qu'il ne s'agit pas là d'une erreur de reproduction. Chose singulière, ici c'est le texte qui est erroné, tandis que, dans tout le reste de l'ouvrage, ce sont les diagrammes qui sont le plus souvent faux, comme je le démontrerai amplement dans une autre circonstance.

(2) Il savait très-bien que le mot de *valvata*, qui se trouve dans la diagnose générique de l'*Histoire des plantes*, est une erreur de reproduction, comme on en trouve dans tous les ouvrages, même dans les siens. Mais rien ne lui donnait le droit d'adultérer sciemment une citation française ; il le savait bien aussi.

fait de ma note sur l'*Olinia*, telle qu'elle est à la page 90 du *Bulletin de la Société Linnéenne*, ce dont on se convaincra si l'on met en regard mon texte et la reproduction qu'il en donne entre guillemets, à la page 7 de son factum :

Mon texte tel qu'il a été PUBLIÉ :	*Mon texte tel quil a été* FALSIFIÉ *par M. Decaisne :*
Dans les fleurs de l'*Olinia*, longtemps cultivé au Muséum sous le nom de *Crematostemon capense*, qui y fleurissait à peu près tous les ans, le réceptacle floral cupuliforme produit premièrement sur ses bords cinq sépales, dont un postérieur, deux latéraux et deux antérieurs. Ils sont verdâtres, blanchissent plus ou moins avec l'âge et se disposent dans le bouton en préfloraison QUINCONCIALE.	Dans les fleurs de l'*Olinia*, longtemps cultivé au Muséum sous le nom de *Crematostemon capense*, et qui y fleurissait à peu près tous les ans, le réceptacle floral cupuliforme produit premièrement sur ses bords cinq sépales, dont un postérieur, deux latéraux et deux antérieurs. Ils sont verdâtres, blanchissent plus ou moins avec l'âge et se disposent dans le bouton en préfloraison VALVAIRE.

Voilà sans doute ce que M. Decaisne appelle « une discussion sérieuse et calme. » Il ne nous dit pas qu'elle soit loyale (1). Les botanistes qui compareront les textes entre eux ne pourront peut-être s'empêcher de penser que ce trait est proche parent de celui des Malpighiacées d'A. de Jussieu, dont il a été question plus haut.

Je passe au verticille interne du périanthe pour lequel M. Decaisne a dit encore le contraire de la vérité :

« Mes analyses, faites avec la plus grande attention, m'ont démontré que les cinq écailles cuculliformes ne sont pas valvaires, mais quinconciales ou imbriquées, contrairement à ce que dit encore M. Baillon. »

(1) C'est de la loyauté de M. Decaisne qu'a parlé, au sujet de ses erreurs relatives au *Reana*, un botaniste qui lui est infiniment supérieur pour l'exactitude, M. Ascherson. Ce savant consciencieux a dit (*Bot. Zeit.*, 1877, 522) : « *Leider muss ich aber constatiren, dass das Verfahren des Herrn Decaisne auch im günstigsten Falle kein loyales genannt werden kann. Wäre es ihm mehr um Aufklärung der Sache, alms um Aufrechterhalung des Nimbus seiner Unfehlbarkeit zu thun gewesen, so hätte er, anstatt das Hauptgewicht auf das « maintenir énergiquement sa détermination » zu legen, in erster Linie zugetehen müssen, das er im Irrthum war, indem er* Reana luxurians Dur. *kurzweg für identisch mit* Tripsacum monostachyum W. *erklärte.* »

Si l'on consulte en même temps la triste figure donnée par M. Decaisne, celle qui, dans son factum, porte le n° 1 et représente un diagramme dépourvu d'équilibre (1), on voit deux de ces organes dessinés comme valvaires et les autres comme imbriqués. On n'est donc pas très-bien renseigné à ce sujet par un dessin qui devrait servir à éclaircir les choses, et il faut de toute force recourir à l'observation de la nature. On voit alors ce que vaut « la plus grande attention » de M. Decaisne. Les pétales sont valvaires comme ceux des Rhamnacées en général. Ils se touchent par leurs bords épais, quelquefois même un peu indupliqués. Il va sans dire qu'on ne les aura pas dérangés de leur position naturelle par une pression latérale plus ou moins forte; ce n'est que dans ce cas qu'ils peuvent se recouvrir. L'amour de la contradiction entraîne si loin M. Decaisne, qu'il le porte à se contredire lui-même, alors qu'il avait primitivement dit la vérité; car, en 1868, il avait presque exactement donné comme valvaires-indupliqués ces organes qu'il voit aujourd'hui imbriqués.

Quelque pénible qu'il soit de discuter des questions scientifiques sur des pièces frelatées, comme celles qui viennent de passer sous les yeux du lecteur, je continue, vu l'importance du sujet, et j'arrive à la seule question où M. Decaisne ait été mis en cause et qu'il a malheureusement noyée dans des flots de sujets disparates, atténuant ainsi en apparence la netteté et la gravité des erreurs qu'il a commises. Je veux parler des ovules, au sujet desquels je disais de M. Decaisne :

« Il a dit l'inverse de ce qui existe dans la nature, en donnant les ovules comme suspendus et en les figurant même comme tels, tandis qu'ils sont, au contraire, ascendants, avec le micropyle en dehors et en bas. Avec de semblables inexactitudes dans l'observation des faits, on ne pouvait, bien entendu, arriver à la connaissance des affinités réelles des *Olinia*. »

(1) Tout est assez mal dessiné dans cette planche. La fleur n'est pas en perspective. « L'écaille staminifère » est inexacte et tronquée à sa partie inférieure. La coupe transversale de l'ovaire est fausse. La forme du sommet de l'étamine est altérée, etc. Où est le temps où l'un des maîtres de M. Decaisne pouvait dire : « S'il ne sait pas encore analyser, il sait dessiner, » et où M. Decaisne lui-même qualifiait hautement les dessins de Griffith « d'informes croquis ? »

Voici la réponse de M. Decaisne que je transcris sans falsification :

« M. Baillon, sans doute encore par inadvertance, me fait dire ce que je n'ai pas dit; je n'ai pas parlé d'ovule *suspendu*, mais d'ovule *pendant*. Or l'ovule est *pendant* quand l'une de ses extrémités est attachée sur le côté de la loge, et que l'autre est libre et se dirige vers le fond; il est au contraire *ascendant* quand l'une de ses extrémités est attachée sur le côté de la loge et que l'autre est libre et se dirige vers le sommet (Payer, *Élém. de bot.*, 1837, p. 226).

» J'affirme donc de la manière la plus absolue que les ovules des *Olinia* ne sont ni ascendants, ni à micropyle dirigé en dehors (le dessinateur de M. Baillon a lui-même représenté un ovule pendant à micropyle dirigé en dedans dans la figure 426 qu'il donne de l'*Olinia* (p. 441, VI, de l'*Histoire des plantes*) (1). Mes analyses ne laissent aucun doute à ce sujet. Je me permets d'y renvoyer le lecteur, en ajoutant qu'elles sont conformes au caractère donné par nos plus éminents botanistes. »

Ce n'est pas « par inadvertance » que j'ai parlé d'ovule *suspendu;* c'est à dessein et par déférence pour un auteur et un professeur que je devais, jusqu'à preuve du contraire, croire exact et je dirai même classique, en raison de la haute situation dont il est investi. Cet auteur est M. Decaisne. Il a été bien inspiré de se ranger à l'opinion de Payer pour établir les caractères des ovules *pendant* ou *ascendant*. Il ne pouvait suivre un meilleur guide (2) et je l'engage dans son intérêt à persister

(1) Ce passage est en note au bas du texte.

(2) Aussi ne puis-je considérer que comme parfaitement honorable ce reproche que M. Decaisne m'a fait adresser par M. Bentham d'avoir rédigé l'*Histoire des plantes* « in the first instance to illustrate Payer's wiews. » M. Decaisne sait bien que je ne suis pas de ceux qui renient ou trahissent leur maître. D'autre part, il était bien permis à M. Bentham de croire, en 1874, que l'*Histoire des plantes* n'est pas un ouvrage méthodique : « for there is no method in it; it is rather a series of essays or notes on the principal genera of various orders taken at random .» Mais il a peut-être changé ou changera peut-être d'avis. Mon livre est un *Genera* tout aussi bien que le sien; il ne peut aujourd'hui se le dissimuler. Les deux seules différences que je remarque entre les deux ouvrages, c'est que je suis une classification un peu différente de celle de De Candolle, adoptée par M. Bentham, et que, dans la partie française de mon texte, j'explique plus complétement que ne le fait M. Bentham, dans ses *Conspectus generum*, l'organisation des divers genres de la famille. Et puis, si je

dans la voie où il entre un peu tard et où il ne s'égarera pas. Il comprendra alors que, comme l'enseignait Payer et comme le savent aujourd'hui tous les élèves, quand un ovule anatrope a son micropyle inférieur, c'est qu'il est réellement ascendant. Quand à l'hommage tardif et inespéré que rend M. Decaisne à la mémoire de Payer, je veux le reconnaître, en citant à mon tour, toujours sans altération, ce qu'il dit dans son *Traité général* (p. 83) de la direction de la graine et de l'ovule :

« La graine est dite *pendante* ou *suspendue* (*semen pendulum*), lorsque, étant fixée à un placentaire central ou pariétal (1), son sommet est tourné vers la base de l'ovaire (*Abricotier*, *Amandier*, fig. 583 *bis*). »

Et plus bas :

« Tous les termes indiquant les positions de la *graine* s'appliquent pareillement aux positions de l'*ovule*. »

Donc pour M. Decaisne, et personne ne pourra le comprendre autrement, la direction d'un ovule *pendant* est la même que celle d'une graine *pendante*, et un ovule *pendant* est la même chose qu'un ovule *suspendu* (2). Sinon c'est lui qui nous aura induit en erreur et c'est pour lui-même qu'il devra réserver tous ses reproches.

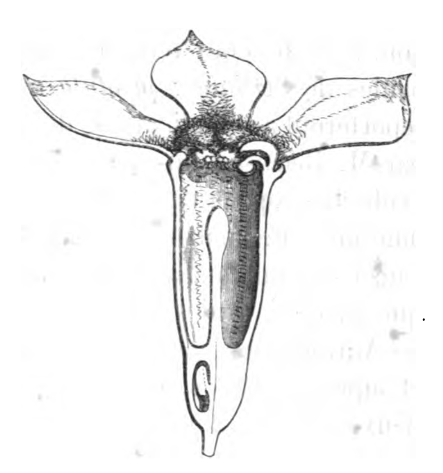
Maintenant, qu'espère M. Decaisne en soutenant « que les ovules de l'*Olinia* ne sont ni ascendants, ni à micropyle dirigé

m'avisais de dire : I can scarcely include Bentham's *Genera plantarum* amongst methodical « Ordines Plantarum », je ne prouverais pas par là que son livre n'est pas utile et excellent. Peut-être d'ailleurs y a-t-il pour M. Decaisne quelque imprudence à rappeler ce passage de M. Bentham, certaines petites comédies perdant toute leur saveur quand chacun en connaît le mot. Je reviendrai d'ailleurs sur ce point.

(1) On ne sait pas trop pourquoi les placentas axiles ne sont pas compris dans cette définition. C'est probablement parce que M. Decaisne ne se rend pas compte de ce qu'est la placentation axile. On voit bien, par ce qu'il a dit à la page 51 de son *Traité*, qu'il la confond toujours avec la placentation centrale.

(2) Un autre auteur classique, qui est bien aussi fort que M. Decaisne, et dont celui-ci ne contestera pas, je pense, l'autorité, M. Duchartre, définit également (*Élém. bot.*, éd. 2, 693) l'ovule « *suspendu ou pendant* (*pendulum, appensum*), lorsque, étant attaché de même latéralement, mais vers le haut de l'ovaire, il se dirige en bas. » Pour lui donc, aussi, *suspendu* est synonyme de *pendant*, et les deux expressions peuvent être indifféremment employées.

en dehors, » et en se permettant de renvoyer le lecteur à ses analyses qui « ne laissent aucun doute à ce sujet? » Peut-il assez compter sur la naïveté humaine pour croire un seul instant qu'en l'année 1878, un botaniste que cette question intéresse s'en rapportera à ses figures ou à ses descriptions, ou bien aux miennes, ou à celles de qui que ce soit? Non. Le botaniste en quête de la vérité disséquera une fleur d'*Olinia*, ce qui n'est certes pas difficile. Il l'analysera « avec la plus grande attention » et il la comparera aux figures qu'ont dessinées MM. Faguet et Decaisne. Prenant celle de M. Faguet, qui est la reproduction de mes croquis, après vérification sur nature, et que nous replaçons ci-contre sous les yeux du lecteur, sans adultération, il reconnaîtra que cette figure est scrupuleusement exacte et sincère, qu'elle montre un seul ovule, le seul que pût laisser une coupe verticale dans la loge ouverte, et que cet ovule est *ascendant, à raphé vertical intérieur ou ventral, à micropyle dirigé en bas et en dehors* (1).



Ce même savant, comparant ensuite la nature avec la figure de M. Decaisne, constatera avec douleur que celle-ci est un produit de l'art, qu'elle représente une coupe gauche, le même plan vertical ne pouvant passer à la fois par l'axe de deux ovules (2); qu'une déformation a été imprimée à la préparation

(1) C'est cet ovule que M. Decaisne, quoique écrasé par l'évidence, ose dire « pendant à micropyle dirigé en dedans. »

(2) Dans le *Traité général* (292), M. Decaisne avait eu l'occasion de figurer deux ovules collatéraux insérés tous deux près de la base de la loge, comme on les observe au début, et comme ils persistent parfois jusque dans la fleur adulte, l'un à droite et l'autre à gauche de la ligne médiane; ce qui eût dû lui faire comprendre que le plan de section médiane de la loge doit passer entre les deux ovules.

pour rendre horizontaux ou à peu près des raphés ovulaires dont la direction est verticale comme celle des ovules eux-mêmes, que la portion de la cavité ovarienne qui surmonte les ovules a été supprimée, que la région chalazienne a été abaissée.

Et cependant, comme la vérité étreint M. Decaisne, quoiqu'il fasse, l'observateur constatera encore que le micropyle des ovules se dirige, quoique plus ou moins dévié, en bas et en dehors, ce qui est le propre d'un ovule anatrope ascendant dont le raphé était ventral; tandis que M. Decaisne répète des ovules de l'*Olinia : pendula anatropa*. Alors les lecteurs se reporteront aux indications de ce guide adopté tout à l'heure par M. Decaisne lui-même, qui leur redira que « dans un ovule anatrope et descendant, le micropyle est supère; et que dans un ovule anatrope et ascendant le micropyle est inférieur. » Puis ils recourront à M. Decaisne lui-même et lui prouveront que les deux ovules qu'il appelle lui-même *pendants* (1) dans les Amygdalées, ont le raphé ventral avec le micropyle extérieur et supérieur (2), contrairement à ceux des *Olinia*, et que les deux ovules qu'il nomme *ascendants* dans les Pomacées, ont le raphé ventral avec le micropyle tourné en bas et en dehors, absolument comme celui des *Olinia ;* de façon que se battant en vain les flancs pour se dissimuler à lui-même la profondeur de son erreur, M. Decaisne ne s'aperçoit pas que l'ovule d'un *Olinia*, à part quelques variantes dans la hauteur du point d'insertion sur le placenta, est celui d'un *Cormus*, d'un *Stranvæsia*, d'un *Aria* et de beaucoup d'autres Pomacées qu'il devrait cependant connaître (3).

(1) *Traité général*, 305.

(2) Plus élevé même que le hile dans la figure que donne le *Traité général* de l'Amandier, parce que l'ovule et la graine ne sont pas toujours complétement anatropes, de même que celui des *Olinia*, dont le micropyle est ordinairement pour cette raison un peu plus bas que le hile.

(3) Mais M. Decaisne n'a pas des idées très-bien arrêtées sur la valeur des mots employés pour désigner l'insertion et la direction de l'ovule. Son *Traité* fourmille, à cet égard, de confusions que nous relèverons en temps opportun.

Nous tenons à la disposition de tous les botanistes qui voudront être fixés sur les ovules de l'*Olinia* des fleurs de la plante même qu'a étudiée M. Decaisne. Puisque celui-ci obtient de l'Académie tout ce qu'il veut, il pourrait la décider

Bien convaincu par l'examen des faits que la différence peut être souvent grande entre la nature et l'art, le lecteur se montrera peut-être légèrement incrédule aux assertions de M. Decaisne, qui semblerait vouloir faire croire qu'il a suivi « l'évolution des carpelles des *Olinia.* » A vrai dire, je ne l'en crois pas capable, et les termes qu'il emploie à ce sujet le démontrent même surabondamment. Il commence, en effet, par donner, à propos des *Olinia*, la cinquième ou sixième édition d'un petit simulacre d'organogénie du Poirier qu'il a fait connaître en 1857 et qu'il aurait exécutée « vers la fin d'octobre. » Cette « fin d'octobre » m'inquiète; car, en 1877, c'est le 12 juillet qu'a commencé le développement de la fleur du Poirier cultivé que j'ai étudié, et tous les organes essentiels étaient formés au bout d'un mois. M. Decaisne s'illusionne s'il croit que regarder des boutons un peu jeunes c'est observer l'apparition des verticilles floraux sur le réceptacle. Les figures qu'il donne du Poirier prouvent qu'il a vu la fleur avant l'hiver, telle qu'elle est encore quelques semaines avant la floraison. C'est de même qu'il a fait, ainsi que je l'ai dit ailleurs, le développement du fruit du Gui, au lieu de faire celui de sa fleur femelle, et qu'au lieu d'observer dans cette plante l'ovaire quand il est librement ouvert par le sommet, il l'a pris à l'état de masse parenchymateuse close, dans laquelle il a supposé que se sculptent les ovules; et l'on sait que c'est de là qu'est sortie cette désastreuse théorie des *ovaires pleins* dont nous aurons bien de la peine à nous débarrasser. Pour le gynécée des *Olinia*, c'est la même chose. Il dit : « A l'origine les loges sont uniloculaires; mais elles ne tardent pas à devenir 2-loculaires par la production normale de cloisons fibro-vasculaires. » Or ces faits-là ne se produisent pas lors du développement de la fleur, mais bien

à former une commission qu'il ferait composer des botanistes qui me sont le plus notoirement hostiles et qui cependant ne pourraient, je pense, voir ces ovules autrement que comme *ascendants et à micropyle inférieur et extérieur.* D'ailleurs, *tous les professeurs de botanique et botanistes du Muséum*, collègues de M. Decaisne et qui le valent bien, ont constaté que les faits sont tels que je les ai établis, et cela sur l'échantillon même qui a servi à M. Decaisne,

lors du passage de l'ovaire à l'état de fruit; ce qui est totalement différent.

Pour le Poirier, en particulier, puisqu'il nous remet sur ce chapitre, on ne sait trop pourquoi, je lui ai fait voir (1) qu'un très-curieux état transitoire dans la direction des ovules, qui cependant est un lien de plus entre les Poiriers et les Pommiers, lui avait totalement échappé, quoiqu'il ne disparût guère que peu de jours avant l'anthèse, parce qu'il n'avait pas suivi le développement floral d'un bout à l'autre et sans interruption. Le plus étrange, c'est qu'ayant fait une organogénie incertaine et incomplète de la fleur du Poirier, il veuille ensuite l'appliquer bon gré malgré à toutes « les fleurs à ovaire infère. » A se comporter de la sorte, je le préviens charitablement qu'il se prépare bien des déboires; car ceux qui font de l'organogénie savent que la nature arrive souvent à une même fin par des voies bien diverses, forcément ignorées de celui qui ne les devine que d'après l'état final. C'est pour cela que je n'ai jamais songé « à reproduire à peu près mot pour mot » au sujet de l'*Olinia*, les idées exprimées par Payer qui n'a nulle part, que je sache, traité du développement de cette plante et qui peut-être ne la connaissait même pas. C'est pour cela aussi que M. Decaisne s'est trompé sur tout ce qu'il a deviné du développement des *Olinia*. Qu'il l'observe donc ou qu'il se fasse montrer et expliquer comment se passent les choses, et alors il constatera, outre ce que j'ai déjà dit sur cette question, que les carpelles apparaissent, « non pas au fond de la cupule réceptaculaire, » comme il le prétend, mais sur ses parois, et que si les choses se passaient comme il l'assure à tort, l'ovaire, d'abord libre, devrait ensuite se souder avec le tube par sa surface extérieure; ce qui n'arrive jamais. Il verra aussi que, comme dans les Rhamnées, etc., les cloisons sont centripètes et que longtemps l'ovaire est uniloculaire au centre; ce qui lui fera comprendre comment l'*Olinia* adulte a souvent les loges incomplètes. Mais surtout, et ce ne sera pas là le côté le moins utile pour lui de ces recherches, il comprendra qu'il fait

(1) *Bull. Soc. Linn. Par.*, 45 (1875).

constamment, ici comme ailleurs, une confusion qui n'est plus de notre temps entre le « tube calycinal » et le réceptacle floral; confusion dont nous allons voir maintenant que les conséquences sont pour lui déplorables.

Les botanistes ont quelquefois éprouvé une certaine difficulté à distinguer un calice d'une corolle, et le grand Jussieu lui-même n'osait se flatter d'avoir résolu cette question d'une façon absolument satisfaisante. Cette difficulté n'est pas faite pour embarrasser M. Decaisne. Dans son factum, où il y a un peu de tout, il trouve, chemin faisant et comme sans effort, ce qui a tant exercé la sagacité des plus célèbres auteurs. Voici, sans altération, sa manière de voir sur cette question; elle est bien simple et je ne crois pas qu'aucun botaniste lui en conteste jamais la paternité :

« En considérant les organes linéaires, blancs et caducs comme des folioles du calyce, on semble ignorer que le tube calycinal des *Olinia* se coupe circulairement au-dessus de l'ovaire après la fécondation, et que ce calyce nous offrirait ainsi une double scission. En effet, lorsqu'un tube calycinal se détache de la fleur, il entraîne invariablement avec lui les lobes qui le surmontent (*Datura*, Légumineuses, Amygdalées, Rhamnées, etc.); nous ne voyons jamais la chute des dents d'un calyce être suivie de celle du tube, ce qui aurait nécessairement lieu dans les *Olinia*, si l'on admettait la manière de voir de M. Baillon. »

Si frappés qu'ils puissent être de la profondeur de cette conception nouvelle, les botanistes auront l'idée de comparer entre eux les divers exemples cités par M. Decaisne et il n'est pas certain qu'ils les trouvent comparables. Pour le *Datura* et autres plantes analogues, dont le calice ne tombe pas sans que ses dents soient invariablement entraînées avec lui, ils songeront certainement aux théories scientifiques du célèbre La Palisse dont les dents devaient tomber le jour où il perdrait la tête. Mais comme ils voudront, malgré tout, demeurer calmes et sérieux dans une discussion de cette importance, ils se demanderont si M. Decaisne assimile un tube calycinal de Solanée, qui peut ne rien porter du tout, car il peut n'avoir pas même de dents à son sommet, à un tube réceptaculaire de

Légumineuse, par exemple, qui peut porter vers sa partie supérieure des sépales véritables (lobes calicinaux de certains auteurs), puis des pétales, des étamines, plus bas même des carpelles dans certaines Rosacées, Monimiacées, qui peut être chargé intérieurement d'une couche glanduleuse appartenant au disque, etc., etc. Puis, comme toute idée féconde s'applique immédiatement à une foule de solutions que l'inventeur lui-même n'avait souvent pas prévues, les botanistes pour qui l'identité de la feuille calicinale et de la feuille caulinaire est parfaitement établie, se demanderont si dans une feuille dont le pétiole est articulé en bas avec le rameau et en haut avec le limbe, si bien qu'une solution de continuité se produit tôt ou tard à la base du limbe, puis à la base du pétiole, celui-ci est bien réellement de nature foliaire, et ainsi de suite.

Mais ce n'est pas une seule découverte que M. Decaisne fait ainsi en passant ; une autre suit immédiatement, au sujet de la nature du bourrelet extérieur, qui n'est pas un véritable périanthe selon moi, et dont j'avais dit que peut-être « on doit le comparer à la collerette des Narcisses, qui se montre de la même façon, mais en dedans du périanthe et non en dehors. » Ce à quoi M. Decaisne répond :

« Je dois ajouter que le périanthe des Narcisses est marcescent, et qu'en se desséchant il conserve sa couronne, comme toutes les corolles (1) munies d'appendices (*Pancratium*, *Nerium*, *Lychnis*, etc.), tandis qu'il n'en est pas ainsi des organes considérés par M. Baillon comme appartenant au calyce, ceux-ci se détachant peu après leur épanouissement. Je me trompe peut-être, mais je concilie difficilement cette nouvelle manière de voir avec celle dont il vient de parler en assimilant le développement du réceptacle floral cupuliforme de l'*Olinia* à celui d'un disque qui se développerait en dehors du périanthe déjà tout formé. »

Il y a dans ce passage deux choses terribles pour M. Decaisne :

(1) Voici encore un passage qui prouve que M. Decaisne n'est pas très-apte à distinguer les calices des corolles. On ne comprend pas bien, en effet, comment il peut assimiler les pétales d'un *Lychnis* et d'un *Nerium* aux sépales d'un Narcisse ou d'un Pancrace. S'il se trompe dans des cas si connus et si vulgaires, comment pourra-t-il se prononcer sainement dans des circonstances un peu plus difficiles, comme lorsqu'il s'agit de l'*Olinia* ?

L'une est une naïveté telle que, deux mots suffisent pour en faire justice. Les organes que j'ai considérés comme des sépales dans les *Olinia* n'appartiendraient pas au calice, parce qu'ils se détachent peu après leur épanouissement. Ou, en d'autres termes, les sépales d'une Rose sont bien des sépales, parce qu'ils ne se détachent pas; mais quand un verticille floral se détachera peu après son épanouissement, ce ne sera pas un calice; exemple: le périanthe extérieur des Papavéracées, que les botanistes ont été bien mal avisés d'appeler jusqu'ici un calice fugace. Il est vrai que M. Decaisne ajoute : « Je me trompe peut-être. » Ce « peut-être » indiquerait un reste d'espérance qu'il faut bien, hélas ! lui arracher; il se trompe certainement, et l'on ne peut juger par la durée si un verticille floral est ou n'est pas un calice.

L'autre chose terrible est encore, et j'en demande bien pardon au lecteur, une de ces adultérations dont fourmille le factum que je combats et qui porte ici non pas seulement sur les mots, mais sur les faits. J'avais dit du petit rebord qui surmonte le tube floral et qui pour la plupart des auteurs dépend du calice :

« Quant au petit bourrelet à peu près entier ou obtusément sinué et découpé finalement en quatre ou cinq crénelures inégales (lesquelles peuvent faire entièrement défaut) et qu'on a souvent décrit comme un calice,. les sépales étant considérés comme des pétales, son apparition est tardive. »

Cette phrase n'a rien d'équivoque. Et cependant M. Decaisne me fait dire, comme on vient de le voir, que « j'assimile le développement du réceptacle floral cupuliforme de l'*Olinia* à celui d'un disque qui se développerait en dehors du périanthe déjà tout formé. » Et comme, à la page précédente, il fait apparaître « les carpelles des *Olinia* au fond de la jeune cupule réceptaculaire et non sur ses parois, » il résulte de cette habile substitution que pour le lecteur peu attentif, je confonds UN ORGANE QUI ENTOURE LE SOMMET DU TUBE FLORAL AVEC UNE CUPULE QUI EN OCCUPE LA BASE. Mais j'espère qu'éclairé par tout ce qui précède, le lecteur laissera à M. Decaisne la responsa-

bilité de son assertion, et qu'ici comme ailleurs M. Decaisne « il ne donnera le change à personne. »

Ce n'est pas encore la dernière ineptie qu'il me prête gratuitement, comme on va le voir par le passage suivant :

« Je crois trouver, au contraire, une identité parfaite entre l'organisation florale des *Olinia* et celle de plusieurs plantes du groupe des Mélastomacées-Miconiées, et en particulier avec celle d'un genre décrit par M. J. Hooker sous le nom d'*Acanthella*, dont je reproduis la figure. La ressemblance est complète, et il ne viendra certainement à l'esprit d'aucun botaniste de considérer ici les cinq pétales comme les pièces du calyce, et celui-ci comme un disque extérieur. »

Ce qui est bientôt suivi de cette phrase sentencieuse :

« Le tort de M. Baillon est de porter constamment son attention presque exclusive sur la presque identité d'un seul caractère dans les questions d'affinités. »

Je répondrai simultanément à ces deux passages par un vers que place dans la bouche d'un de ses héros Molière, qui connaissait déjà bien les querelles de savants :

Vous prêtez... *galamment* vos qualités aux autres.

Il n'est pas, en effet, un seul botaniste qui soit aussi prompt que M. Decaisne à se laisser leurrer par l'apparence « de la presque identité d'un seul caractère dans les questions d'affinité. » Il lui faut une fleur comparable à celle des *Olinia*, et parmi tant de plantes vulgaires qui ont avec les *Olinia* presque tous les caractères communs et qui, abondant partout, peuvent leur être comparées par tous les botanistes désireux de se prononcer dans cette question, que va-t-il choisir? Une plante rarissime, que presque personne n'a vu et ne peut voir, qu'il n'a peut-être pas analysée lui-même au moment où j'écris. Espère-t-il qu'aussi superficiels que lui, les savants se borneront à comparer aux *Olinia* la silhouette informe d'une fleur d'*Acanthella*, pour prendre parti pour ou contre lui? Il ne remarque donc pas que cette plante diffère des *Olinia* par *tous* ses caractères : un réceptacle plus court et plus obconique, des pétales sessiles au nombre de quatre au lieu de cinq, aigus et

fortement tordus dans le bouton; deux verticilles d'étamines au lieu d'un seul, avec ce cachet tout particulier des änthères qui est ordinaire aux Mélastomacées; absence totale de ces « écailles staminifères » qu'il admet dans les *Olinia* et auxquelles les étamines seraient superposées; en somme deux verticilles d'organes en moins : un au périanthe et un à l'androcée; indépendance de l'ovaire stipité qui est « adhérent » dans les *Olinia;* stigmate non dilaté; forme et structure des placentas propres aux vrais Mélastomacées et qui font totalement défaut dans les cloisons centripètes à bords amincis de l'*Olinia;* ovules petits et en nombre indéfini, dirigés dans tous les sens, avec le micropyle ramené vers l'angle interne de la loge, au lieu des deux ovules ascendants, volumineux, collatéraux ou subsuperposés de l'*Olinia* où le micropyle est infère; fruit capsulaire et non charnu, enveloppé des restes du sac floral sans lui être adhérent; graines nombreuses, largement ailées, imbriquées; embryon rectiligne; par *tous* ses caractères, en un mot, cette plante diffère de l'*Olinia*. Mais M. Decaisne croit voir une ressemblance quelconque entre le petit bourrelet dè l'*Olinia* et l'incontestable calice de l'*Acanthella*, et cela seul lui suffit pour assimiler les deux fleurs l'une à l'autre — et il se permet de reprocher à un botaniste « le tort de porter constamment son attention presque exclusive sur l'apparente identité d'un caractère, » lui qui, négligeant tous les autres, se contente légèrement de l'existence de celui-là !

Et que dis-je? Cet unique caractère n'existe même pas, et je rougis encore de prouver qu'il est purement factice. Le calice de l'*Acanthella* est, disais-je, incontestable. Sans être généralement aussi développés que le dit M. Hooker (1) qui les décrit comme *subulato-lanceolati*, *tubo æquilongi*, *persistentes*, les lobes calicinaux sont bien visibles, triangulaires, aigus, chargés vers leur sommet de poils courts plus ou moins abondants. Un honnête et consciencieux observateur, M. Triana, les a représentés tels qu'ils sont, en 1871 (1), c'est-à-dire à une

(1) *Gen. plant.*, I, 748, n. 53 (1867).

(1) *Les Mélastomacées*, t. 5, fig. 54 (extr. des *Transactions of the Linnæan Society*, vol. 28).

époque où nul ne pouvait supposer que ces organes feraient un jour l'objet d'une contestation quelconque. Ainsi que le prouvent irréfutablement les figures que nous reproduisons, M. Decaisne n'observe pas l'*Acanthella*, mais calque grossièrement la silhouette de la fleur que représente le mémoire de M. Triana, sans le citer, bien entendu; et comme les sépales le gênent pour le besoin de sa déplorable cause, il les tronque, supprime leur sommet chargé de quelques fines dentelures ou de poils, et les remplace par des sinuosités obtuses qu'il rend semblables à celles du bourrelet de la fleur des *Olinia*. Quelle humiliation !

Les autres parties de la fleur des *Olinia* ont moins d'importance que le gynécée, et je n'en parlerais même pas ici si M. Decaisne n'avait commis des erreurs sur chacune d'elles. Il définit les organes que je considère comme les pétales : *Squamæ calycis tubo adnatæ*. Or, ces organes sont parfaitement libres et ne sont adnés à rien; ils s'insèrent sur le tube par une base atténuée en coin. Ailleurs il les appelle : « Écailles staminifères ; » ce qui voudrait dire que ces organes portent les étamines. Or, les étamines sont tout à fait indépendantes de ces appendices, insérées un peu plus intérieurement qu'eux et souvent séparées d'eux par un très-étroit repli du tube ; de sorte que les écailles se détachent sans que les étamines les suivent, ce qui prouve surabondamment qu'elles ne les portent pas. Quant aux étamines, M. Decaisne les compare à celles des Chamælauciées; mais il les a si mal observées, qu'il représente le sommet de leur connectif (fig. 5) comme aigu et convexe, tandis qu'il est surmonté d'une petite cupule (1), et surtout qu'il les donne comme sessiles, parce que le filet, très-net cependant, est trop court pour qu'il le voie. Pour l'ovaire seulement, il est rentré dans la réalité en reconnaissant comme alternes aux étamines les loges qu'il avait à tort, dans son *Traité*, considérées comme opposées; mais il se garde de dire que c'est moi qui ai démontré le fait.

Reviendrai-je sur cette innocente manie de multiplier les

(1) Quoiqu'il dise : « légèrement concave au sommet, mais non glanduleux. »

espèces dont j'ai parlé à propos des Pomacées et dont M. Decaisne est certainement obsédé? Son petit factum se termine par la description de cinq espèces d'*Olinia*. Il y en a une d'Abyssinie, l'*O. Rochetiana* A. Juss., dont la conservation n'étonnera personne. M. Oliver, botaniste infiniment supérieur à M. Decaisne et membre de la Société royale de Londres, dit cependant d'elle : « It is probably identical with *O. cymosa.* »

Pour MM. Bentham et Hooker, Harvey et Sonder, Oliver, en un mot pour une foule de botanistes auxquels M. Decaisne ne voudrait pas, je pense, se comparer, l'*O. cymosa* de Thunberg constituait une seule espèce avec des variétés assez nombreuses, comme il arrive d'une plante qui croît au Cap dans des conditions de milieu très-variables. Mais M. Decaisne éprouvait le besoin de se placer, comme dit Payer, « au rang de ceux qui contribuent à rendre la botanique impossible. » Le malheureux *O. cymosa* constitue alors à lui seul quatre espèces. Pourquoi pas autant que d'échantillons ? La culture fait-elle varier la forme et la taille des bractées, le nombre des fleurs, la forme et la longueur des pétales, tout cela constitue autant d'espèces. Le véritable *O. cymosa* a les inflorescences plus denses, et l'*O. capensis* a le tube floral rétréci sans l'être (*subconstricto*) au sommet. Que les feuilles soient plus ou moins étroites et aiguës, avec des bractées plus obovales ou plus spathulées, la plante devient un *O. acuminata* (je ne parle pas des fruits, parce que le plus souvent ils ne sont pas dans les herbiers à l'état de complète maturité). Enfin, que l'*O. acuminata* s'appauvrisse dans un terrain probablement aride, que toutes ses parties deviennent plus grêles, ses inflorescences et ses fleurs plus petites, ses bractées en général plus courtes, et voilà encore une espèce nouvelle, car il fallait bien qu'il y eût aussi un *Olinia micrantha* Dcne.

Mais ces questions sont sans grande importance pour la science et, si tort il y a, il est léger et mérite toute indulgence. M. Decaisne a un autre tort, mais bien plus grave, c'est de mal observer, de deviner plus souvent qu'il n'observe, et de vouloir ensuite imposer ses erreurs aux autres. Or, dans les sciences

d'observation, un débutant qui voit les choses comme elles sont est supérieur, quoi qu'on fasse, au plus haut dignitaire et fonctionnaire qui les observe de travers. Qu'un botaniste militant comme moi, qui fait de la science par goût et je dirai même pour son plaisir, se trompe à chaque pas et mérite tous les reproches de M. Decaisne et bien d'autres, la chose importe peu, personne n'étant forcé d'accepter sa manière de voir, et son caprice ne pouvant rien contre ceux qui sont d'un avis contraire au sien. Mais quand on pontifie à l'Académie et au Muséum, les erreurs sont bien autrement dangereuses (1), parce que l'imprudent qui ne s'incline pas devant elles compromet toute sa carrière et risque fort de mourir de faim.

Seulement, les temps changent, et M. Decaisne sera bientôt désillusionné, s'il a cru qu'il n'y a dans ce monde que des âmes de candidats qui se fassent un plaisir et un honneur de leur propre abaissement. La vérité seule a droit à nos hommages. Je sais bien que le digne entourage de M. Decaisne s'en va annonçant que, pour lui avoir déplu, je suis assuré d'être à tout jamais écarté des honneurs, des académies et en un mot de quoi que ce soit. J'ai déjà répondu que « pour les gens sérieux, le succès ne justifie rien. » J'ajoute que les académies peuvent rejeter de leur sein un homme et plusieurs hommes, sans être pour cela exposées à périr, mais que les erreurs des académiciens sont d'un mauvais exemple et produisent parfois des résultats dangereux et irréparables. Si M. Decaisne a mal agi jusqu'ici, qu'il le reconnaisse et cesse de nuire. S'il s'est trompé, ce qui arrive à tout le monde, qu'il avoue simplement son erreur. C'est évidemment le seul moyen qu'il ait de sauver sa mémoire scientifique de bien des écueils menaçants. Car aujourd'hui la foi ne saurait s'imposer ; il ne suffit pas « d'affirmer de la manière la plus absolue, » il faut prouver, et celui qui, s'égarant lui-même, égare forcément les autres, perd

(1) Ainsi je ferai prochainement voir quel tort il a de donner des Rhamnacées une caractéristique générale telle qu'il vient de la proposer et qui, si elle était adoptée, ferait certainement reculer la science d'un demi-siècle.

bientôt tout crédit parmi les observateurs et n'inspire plus qu'un simulacre intéressé de confiance et de respect.

De plus, cette défiance s'étend bientôt à la science qu'on représente et la déconsidère aux yeux des autres savants.

Quelle confiance auront, par exemple, les chimistes comme M. Payen, quand un botaniste comme M. Decaisne leur aura fait nommer *Dialose* (1) une substance qui se trouve dans des *Gleditschia* ou des *Gymnocladus*, en leur affirmant que ce sont des *Dialium* (2) ?

Quelle confiance pourront avoir les floristes comme M. de Soland, après que M. Decaisne leur aura affirmé qu'une rose indigène de la section des Provins, le *Rosa Borœana*, est le *R. macrantha*, espèce d'une section aussi éloignée que possible, celle des *Caninæ* (*Collinæ*) (3) ?

Quelle confiance conserveront les agriculteurs, après que M. Decaisne, leur ayant affirmé l'identité du *Tripsacum* et du *Reana* (4), ils se ruineront en plantant leurs terres de ce dernier qui gèle à 1 degré au-dessous de zéro, croyant avoir affaire au premier qui est une plante vraiment rustique (5) ?

Quelle confiance inspireront aux pharmaciens les botanistes, quand l'un de ces derniers, M. Decaisne, leur aura dit que les galles de Chine sont produites par un *Distylium* japonais, alors qu'on les récolte uniquement sur un Sumac chinois (6) ?

Quelle confiance encore restera aux médecins, déjà trop enclins à dédaigner les botanistes, quand M. Decaisne leur aura affirmé que c'est de l'écorce du Quinquina *Calisaya* qu'on extrait en première ligne la Brucine (7) ?

Je cite ces quelques faits à peu près au hasard, et je ne parle pas des botanistes, surtout des jeunes botanistes, dont l'opinion est faite. L'un d'eux, M. de Cordemoy, esprit juste et fin,

(1) *Ann. sc. nat.*, sér. 5, VI, 221.
(2) Voy. *Compt. rend. Assoc. franç.*, III, 418.
(3) *Ann. Soc. Linn. Maine-et-Loire* (1867), 160.
(4) *Gardener's Chronicle*, 29 avril 1876.
(5) *Bull. Soc. Linn. Par.*, 105, 108, 125, 140.
(6) Guib., *Drog. simpl.*, éd. 6, III, 503.
(7) *Man. de l'amat. de jard.*, I, 355 (1862).

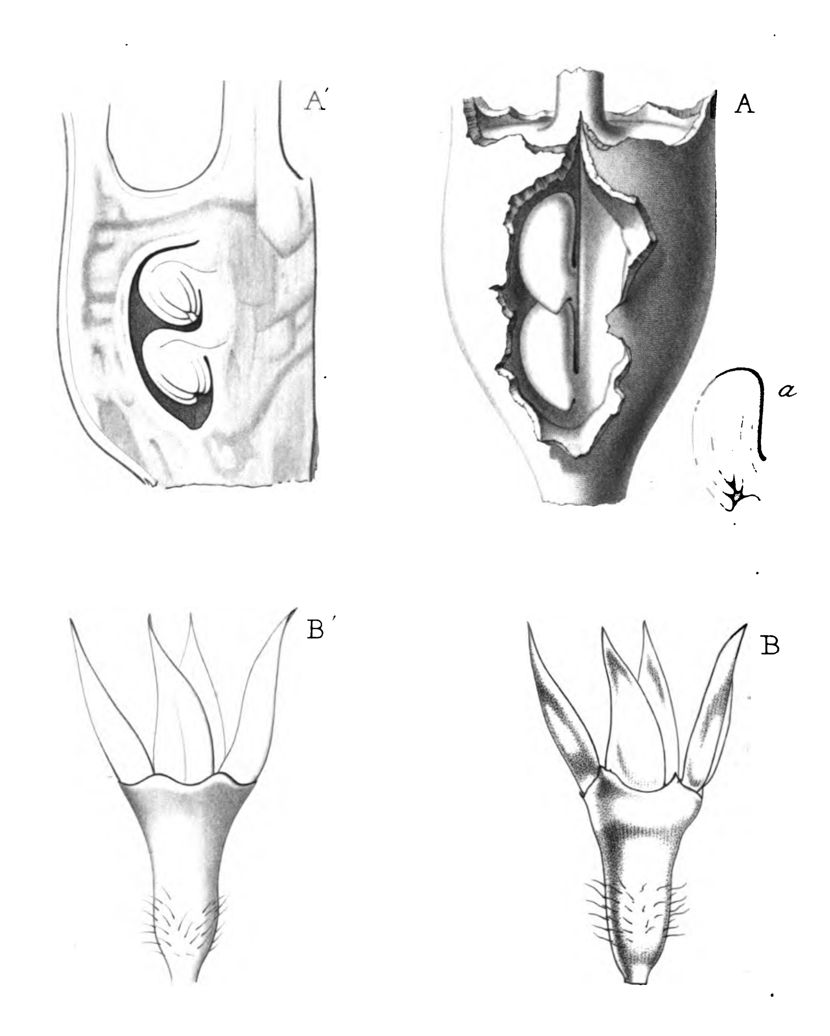
assurait que le livre de M. Decaisne renfermait en moyenne une erreur à chaque ligne. J'essayai en vain de le reprendre et de lui montrer qu'il exagérait, comme font souvent les jeunes gens. Il tint bon et m'offrit de parier qu'il n'avait rien avancé d'excessif. Je pariai et.... je perdis, et je n'eus plus désormais confiance en la science de M. Decaisne.

C'est encore à lui que le lecteur devra s'en prendre de la longueur de cet article. M. Decaisne avait bourré son attaque de tant de faits divers, que ma défense a dû les repousser tour à tour. Il vaudrait mieux pour les botanistes que le prochain assaut de M. Decaisne ne portât que sur un seul point à la fois. Je pourrais répondre en quelques lignes ; il aurait donc tout à gagner. Il sait bien, d'ailleurs, que de toute façon il n'y perdra rien ; je tiendrai scrupuleusement la promesse que je lui fis, en 1875 (1), « de repousser désormais toutes les attaques, ouvertes ou non, qu'il dirigera contre moi. » J'y mets cependant une condition, par égard pour le public : c'est que nous n'aurons plus à discuter sur des textes falsifiés.

NOTE ADDITIONNELLE DE M. FAGUET.

M. Decaisne m'ayant, je ne sais dans quel but, mêlé à la discussion qui précède, je crois devoir lui déclarer que, chargé par M. Baillon de reproduire ses croquis relatifs à l'*Olinia*, je n'ai reporté sur bois que parce que j'ai vérifié qu'ils étaient tels dans la nature : les pétales comme valvaires et les ovules comme ascendants, avec le micropyle en bas et en dehors. Je m'offre à les lui montrer tels aussitôt qu'il le désirera ; mais je ne lui permets pas d'écrire que j'ai « représenté un ovule pendant à micropyle dirigé en dedans » dans la figure 426 du volume VI de l'*Histoire des plantes ;* ce qui serait le contraire de la vérité.

(1) *Adansonia*, XI, 284.



A,A'. Olinia. —— B,B'. Acanthella.

Imp. Lamoureux. Paris.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Les deux figures supérieures A, A′ sont relatives à l'*Olinia*, et les deux inférieures B, B′, à l'*Acanthella*.

Les deux figures de droite A, B représentent les choses telles qu'elles sont dans la *nature :*

En haut, A, l'ovaire ouvert de l'*Olinia* (on ne pouvait faire une coupe passant par l'axe des deux ovules), avec les ovules verticaux, ascendants, le micropyle tourné en bas et en dehors.

En *a*, un ovule adulte coupé suivant sa ligne médiane, pour montrer la direction verticale du raphé.

En bas, B, la fleur de l'*Acanthella*, *fac-simile* de celle qu'a donnée M. Triana (et dont on a seulement supprimé les étamines pour rendre la figure comparable à celle de gauche). Le calice y est représenté avec ses quelques dentelures ou poils très-rares du sommet.

Les deux figures de gauche, A′, B′, représentent les choses altérées telles que l'*art* les a transformées dans le factum de M. Decaisne.

En haut, A′, le fac-simile de la coupe fausse de l'*Olinia*, passant à la fois par l'axe des deux ovules (ce qui est impossible), et le raphé figuré horizontal ou à peu près (surtout dans l'ovule inférieur), tandis qu'il est vertical.

En bas, B′, le calque altéré de la figure de M. Triana, telle que M. Decaisne l'a falsifiée en tronquant les sépales et en les remplaçant par un bourrelet sinueux qu'il pût assimiler à celui de l'*Olinia*.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2



